

Le temple du soleil

Notre époque, dit-on souvent, se caractérise par le refus de la science et par le règne de l'anti-science. Je ne suis pas sûr qu'il en soit ainsi. Je crois plutôt que notre époque ignore tout simplement la science. Ce qui la touche, ce qui la concerne, ce qu'elle subit passivement mais dont elle jouit souvent, c'est exclusivement la technique. Et cette technique, lorsqu'elle la combat, ce n'est pas par des arguments de raison, c'est en se réfugiant ou se précipitant dans cette autre forme de technique, à l'efficacité douteuse, mais combien fascinante, qu'on appelle la magie. Le phénomène de notre époque, c'est la cohabitation, dans les têtes, du monde technique et du monde magique ; donc, si l'on veut, du rationnel et de l'irrationnel, mais qui ne sont plus perçus contradictoirement.

La technique rationnelle nous semble sans mystère, mais d'une efficacité constante ; on l'accueille donc, puisqu'on ne refuse de jouir ni de la télévision ni de l'ordinateur ni des médicaments. La technique irrationnelle, c'est-à-dire la magie, est certes d'une efficacité plus aléatoire, mais ses pouvoirs, jamais vérifiés, sont d'autant plus prometteurs, d'autant plus merveilleux et mystérieux, d'autant plus complaisants au rêve. La technique rationnelle peut quelque chose dans le monde, mais elle ne peut évidemment pas tout. La technique

irrationnelle promet de tout pouvoir, quand même elle ne parvient à rien.

L'usage de la technique rationnelle et le rêve d'une technique irrationnelle font donc bon ménage dans notre société contemporaine. De cet étrange phénomène, je voudrais vous proposer une illustration qui, j'espère, ne vous paraîtra pas trop futile. Pour ma part, et quand bien même elle est plaisante, je la considère comme absolument sérieuse.

*

Je voudrais en effet vous entretenir quelques instants de la plus célèbre bande dessinée du monde, destinée en principe aux enfants, mais que tous les adultes sont autorisés à lire ; ils profitent d'ailleurs largement de cette autorisation. Je parle bien sûr de Tintin. Je ne suis pas le premier à estimer que Tintin peut nous fournir de riches enseignements sur notre monde et notre vision du monde ; on sait par exemple que la succession de ses différents albums témoigne d'une passionnante évolution de nos mentalités, s'agissant de problèmes aussi sérieux que le colonialisme ou notre rapport aux autres cultures. Or je crois pour ma part que cet étonnant diptyque, qui a pour noms les Sept boules de cristal et le Temple du Soleil, nous est une source de renseignements précieux sur un autre domaine essentiel, qui est précisément notre conception du rationnel et de l'irrationnel. Je voudrais vous parler de ces aventures-là sous l'angle de ce que j'appelle la cohabitation ou la confusion de la science et de la magie, assimilées à deux techniques de valeur égale.

Je vous rappelle (même si je doute que ce soit nécessaire) la trame de l'histoire. De retour d'une expédition scientifique au Pérou, de savants ethnologues tombent dans un sommeil léthargique dont les réveillent périodiquement d'atroces

souffrances, incompréhensibles aux médecins. Or ces savants ont ramené d'Amérique du Sud la momie sacrée de l'Inca Rascar Capac. On songe à une vengeance des Indiens, victimes d'une profanation. Tintin mène l'enquête, et la piste conduit au Pérou ; un voyage interminable et semé d'embûches finit par jeter le héros dans la gueule du loup : le temple secret des Incas. Le reporter a foulé d'un pied profane l'espace inviolable, et mérite la mort. Avec ses compagnons, il est condamné à périr dans les flammes d'un bûcher qu'allumera le dieu Soleil offensé : à travers une loupe adéquate, les rayons de l'astre allumeront les flammes du supplice.

C'est alors qu'intervient la ruse « occidentale » de Tintin, qui va recourir aux prestiges de la science pour échapper à la loi cruelle de ces Incas pré-rationnels : un providentiel lambeau de journal lui apprend qu'une éclipse de soleil est annoncée au-dessus du Pérou pour une date prochaine. Or l'Inca permet aux condamnés de choisir le moment de leur supplice. Tintin propose évidemment l'heure exacte de l'éclipse. Le moment venu, il suppliera le Soleil de se voiler la face. Le Soleil s'exécute. Terrifié, l'Inca promet la vie sauve à ses prisonniers, si Tintin veut bien tenter de fléchir le dieu courroucé, et le convaincre de réapparaître. Tintin, magnanime, accepte, et le Soleil daigne à nouveau régner.

Voilà notre héros sauvé, avec ses compagnons. L'Inca, puisqu'il vit dans un univers « pré-rationnel », ne peut évidemment penser qu'une chose : que Tintin dispose d'une puissance magique supérieure à la sienne. Il s'incline donc devant sa divine puissance. Il lui donne son amitié, et, avant de le laisser regagner les mondes inférieurs, il ira jusqu'à lui montrer ses trésors les plus secrets. Les deux hommes se quittent dans l'affection et l'estime réciproques. Tout est bien qui finit bien.

Mais le plus étrange, en cette affaire, c'est que le lecteur n'a

pas le sentiment, un seul instant, que Tintin agisse mal, moralement s'entend. Il n'éprouve pas de gêne à l'idée que son héros accepte l'amitié profonde et respectueuse d'un Inca royal et noble, alors qu'il l'a préalablement et tout simplement roulé. Aucun tintinophile, petit ou grand, n'a jamais, à ma connaissance, accusé Tintin de fourberie. Personne ne considère que l'amitié avec l'Inca se trouve viciée par un vertigineux mensonge, puisque Tintin, devant le prince, a joué au prêtre du Soleil, et n'a jamais avoué sa ruse. Puisqu'il a donc profité de sa supériorité rationnelle, en la faisant passer pour une supériorité magique. Sans doute, il devait à tout prix sauver sa vie et celle de ses compagnons ; il ne lui restait que ce stratagème. On lui pardonne donc d'y recourir, mais pourquoi lui pardonnons-nous si aisément d'y recourir sans honte et sans regret ?

En d'autres temps, on aurait peut-être risqué, de ce phénomène, une explication d'ordre ethnocentriste et raciste : le lecteur Blanc serait tellement persuadé de la supériorité occidentale, à la manière des plus brutaux colons de naguère, qu'il estimerait normal d'exercer ses pouvoirs rationnels sans les dévoiler : les Incas, ces sous-hommes, n'ont pas à comprendre pourquoi nous leur sommes supérieurs, et dans leur arriération, ils ne méritent qu'une chose, que nous les roulions proprement. Mais une telle explication, à l'époque de l'écologie et du culturalisme, à l'époque où ce sont plutôt les Occidentaux qui se frappent la poitrine devant la supériorité des Indiens d'Amérique, est tout à fait exclue.

En réalité, si Tintin ne rougit pas de son acte, si nous ne rougissons pas de Tintin, c'est tout simplement que dans *Le Temple du Soleil*, la raison et la science occidentales, contrairement aux apparences, n'ont pas le dernier mot. Elles ne sont pas données pour supérieures à la magie. En fait, la ruse de Tintin n'est qu'un expédient qui ne met pas en question la vision magique du monde, et par conséquent ne blasphème pas

l'univers des Incas. Hergé, jusqu'à la fin, confère à la magie un pouvoir égal à celui qu'il donne à la rationalité. Et une dignité peut-être supérieure.

Comment cela ? Il suffit de relire : échappant au bûcher, Tintin et ses compagnons n'ont pas encore accompli leur mission : délivrer de leurs tourments les malheureux savants, secoués par cette maladie mystérieuse et périodique devant laquelle les médecins sont impuissants. L'Inca va lever la malédiction sous les yeux du héros : dans le saint des saints du temple du Soleil, des figurines, à l'image de chacun des ethnologues, sont régulièrement piquées par de longues aiguilles, et chaque fois que la main du prêtre les torture ainsi, les malheureux savants, images de leur image, à des milliers de kilomètres de là, sont pris dans les tourments. Ce phénomène effrayant ne peut cesser qu'au prix de jeter les figurines au feu.

Non seulement la raison positive, occidentale et scientifique n'a pas le dernier mot (puisque'il a fallu le geste du prêtre inca pour que guérissent les malades). Mais tel est pris qui croyait prendre. Tel qui croyait user des forces naturelles doit contempler l'action triomphante des forces surnaturelles. Car enfin, que signifient les figurines torturées, sinon la possibilité, magique par excellence, anti-scientifique s'il en est, d'une action instantanée à distance — et qui plus est, l'action immatérielle d'un corps matériel, puisque dans leurs lits d'hôpital, nos ethnologues se tordent sous les tortures d'un ennemi invisible ?

Sans même que nous nous en avisions clairement, donc, Hergé donne à la magie une dignité égale à la raison. Au point que l'action de Tintin, pur exemple, au premier abord, de la rationalité occidentale en acte, en vient, par contre-coup, à perdre ce beau statut. Car si l'action occulte-et-instantanée-à-distance est reconnue comme une réalité, qui sait si l'invocation que Tintin fait au Soleil, afin qu'il se voile et se dévoile à nouveau, n'était pas légitime ? Qui sait si notre héros, croyant

ruser au moyen de ses connaissances et de sa science occidentales, n'agissait pas réellement sur le Soleil ? Puisque l'action sur la poupée est effective, on ne voit pas au nom de quoi l'action sur le Soleil serait factice. Croyant se fonder sur les causes naturelles des éclipses, croyant ruser, qui sait si Tintin n'a pas accompli un geste sacré ; un geste dont l'Inca, pour sa part, peut s'acquitter en toute conscience ? Qui sait si le connaisseur d'éclipses n'est pas magicien malgré lui, et l'arroseur un arrosé ?

En tout cas, Tintin s'avoue suffisamment soumis à l'univers de l'Inca pour que sa ruse n'apparaisse plus comme l'acte honteux de qui possède la vérité et la cache à l'adversaire, mais comme l'expédient momentané d'un homme aux abois, et qui, technique pour technique, magie pour magie, profite d'un surcroît de connaissance momentané, d'une supériorité qui n'est ni essentielle ni définitive mais accidentelle et provisoire.

Ainsi donc, dans cette fameuse bande dessinée, l'univers de la raison n'exclut pas celui de la magie. Voilà qui me paraît illustrer parfaitement, et de façon prémonitoire, une façon de penser répandue dans notre société contemporaine. Certes, nul ne doute, autour de nous, de la possibilité de prédire les éclipses en se référant à des causes naturelles. Mais beaucoup d'entre nous, au fond d'eux-mêmes, estiment que cette possibilité ne signifie qu'elle-même ; qu'elle est une technique, et pour tout dire un truc, qui n'implique pas une vision du monde.

Le Temple du Soleil est un livre destiné aux enfants. Hergé ne songeait sans doute pas à convaincre des adultes que l'on torture ses ennemis par action instantanée à distance, au mépris de toutes les lois de la physique newtonienne et einsteinienne. Mais j'y insiste : s'il est une différence entre les années quarante ou cinquante, où parut son album, et nos années présentes, ce serait que la plupart des adultes, autour de

nous, pensent comme les enfants. Ils se disent vaguement qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en conçoivent notre philosophie et notre science. La raison est vraie, sans doute, mais la magie, pourquoi ne le serait-elle pas également ? Qui sait si notre rationalité n'est pas une forme de magie parmi d'autres ? Une manière parmi d'autres d'agir efficacement sur le monde ? Qui tracera la limite ? Qui prétendra que ce qui nous est possible, à nous autres Occidentaux, ne l'est pas à l'Inca ?

De cette vision brouillée du monde, il n'est pas besoin de puiser dans Tintin pour trouver des exemples. Songeons à l'affaire Uri Geller, ce médium qui défraya longtemps la chronique télévisuelle. Si jamais on ne l'avait pas convaincu d'imposture, si vraiment il parvenait à tordre les cuillères en les regardant, à la rigueur en les caressant, comment serait-il possible de voir dans ses pouvoirs une simple exception aux lois élémentaires de la physique ? Il ne se fût pas agi d'une exception, mais bien d'un démenti radical ; c'est tous nos manuels de physique élémentaire qu'il eût fallu jeter au panier, et la base même de notre connaissance de la nature, qu'il eût fallu réviser. Et pourtant, ce genre d'évidence ne se profère jamais clairement.

Autre exemple, très répandu (et, je me demande pourquoi, particulièrement en Suisse), la prétendue « géobiologie », cette parascience qui se pare des plumes du paon, en chipant à une science véritable un titre savant, aux fins de se donner frauduleusement une respectabilité. La géobiologie affirme se fonder sur l'existence, sous notre sol, d'un quadrillage magnétique dont les noeuds sont pompeusement appelés « réseaux de Hartmann », et dont les influences, de surcroît, peuvent être positives ou négatives sur notre psychisme. Or, si ces prétendus réseaux décrivaient vraiment la réalité, ils ne constitueraient pas un intéressant apport à notre connaissance

de la nature, ils rendraient caduc tout notre savoir sur le magnétisme terrestre, et d'ailleurs sur le magnétisme en général, ainsi que sur les rapports entre les forces physiques et les réalités mentales.

Bref, les prétendues exceptions aux lois naturelles, exceptions dont les modernes adeptes de la magie revendiquent la possibilité, et qui les fascinent puérilement, ne pourraient en aucune manière, si elles étaient vérifiées, confirmer la règle de ces lois, mais tout au contraire, elles rendraient nulles et non avenues ces lois elles-mêmes. Mais notre époque cherche à brouiller les cartes ; elle prétend que la magie n'est pas le contraire de la science, mais un apport à la science ; qu'elle ouvre une dimension nouvelle à la connaissance, et que les rationalistes ou les scientifiques font preuve d'étroitesse en refusant d'accueillir, en leur esprit rassis, la possibilité d'un mystère qui mettrait en question leurs certitudes. Ils arguent que la mécanique quantique, après tout, a rendu caduques les lois de la mécanique classique. Pourquoi ne découvririons-nous pas d'autres lois qui à leur tour rendent caduques les lois actuellement admises ?

Cette invocation de la mécanique quantique est évidemment spécieuse, car vous savez mieux que moi qu'elle ne rend nullement caduque la mécanique classique ; elle la complète et l'affine. Pas plus que la mécanique classique, la mécanique quantique ne prétend qu'un regard bien farouche peut tordre une cuillère, ou que le magnétisme, sous mon lit, peut être porteur de forces négatives ou positives pour mon âme. Science et magie s'excluent bel et bien.

*

Il faut revenir à notre question première : pourquoi tant de gens parviennent-ils à le nier, et font-ils cohabiter en eux une rationalité toute passive (celle qui préside aux inventions

techniques modernes), avec une foi naïve dans des forces occultes qui, si elles existaient vraiment, seraient le déni et le tombeau de cette rationalité ? Pourquoi croient-ils que la science est magique et que la magie est scientifique ?

La réponse est relativement simple. C'est qu'aujourd'hui, à cause même des triomphes de la science, le grand public confond la démarche scientifique, l'idéal scientifique, avec des résultats techniques. Du coup, la « science », entendue comme un catalogue de techniques permettant la maîtrise pratique du monde (par exemple le calcul des éclipses, mais aussi celui des marées, et peut-être bientôt celui des ouragans ou des tremblements de terre) ; la « science », comprise comme une pure technique de domination et d'arraisonement du monde, peut fort bien s'assimiler à une magie qui réussit ; elle ne met pas en question la magie tout court. Réciproquement, l'on peut fort bien se persuader, lorsqu'on perd de vue le sens réel de la science, que la géobiologie est une science, et qu'on va prouver « scientifiquement » la vérité des expériences d'Uri Geller. Et c'est ainsi que nous lisons sans sourciller, sans y voir de contradiction, les aventures péruviennes de Tintin.

Mais au fait, et c'est ici que l'on m'attend, qu'est-ce que j'appelle le sens réel de la science ? Et comment tracer, entre science et non-science, cette limite si floue dans la conscience contemporaine ? Qu'est-ce, en un mot, que la science ? J'allais presque répondre : un long travail de loyauté. Et je voulais dire : la recherche d'une interprétation du monde matériel, qui soit, dans l'idéal, universellement valable, et dont on puisse honnêtement rendre raison ; d'une interprétation qui, soumise à autrui, à n'importe quel autrui, puisse être établie après avoir été discutée ou controversée ; une interprétation toujours provisoire, sans nul doute, mais sur laquelle on puisse s'entendre sans contrainte et sans mensonge, en la démêlant

progressivement de nos désirs, de nos peurs, de nos fantasmes ou de nos préjugés. Bref, la recherche d'un modèle d'intelligibilité du monde, qui puisse faire l'objet d'un accord universel et libre, de la part de tout être pensant. Ce modèle peut et doit être constamment remis en question, comme la mécanique classique le fut par la mécanique quantique. Mais cette mise en question se fait au nom d'une exigence plus grande de rationalité et d'universalité ; au nom d'une science plus rigoureuse ; pas au nom de l'antiscience.

Ce que ne voient pas les gens qui, aujourd'hui, mettent en question la science au nom d'une conception magique, c'est à quel point ils travaillent à la séparation des hommes. Car dans l'univers magique où par définition tout est possible et tout nous dépasse, une magie s'oppose à une autre, toute magie s'oppose à toute autre, sans nulle nécessité de les concilier. En magie tout est possible, tout est dans tout, et chaque individu, chaque groupuscule, chaque secte est libre de bricoler ses petits miracles dans son coin, ou d'invoquer n'importe quelle force à n'importe quel moment, pour justifier n'importe quoi. Les limites de ce qui est vrai, mais aussi de ce qui est honnête, sont effacées par définition, et perdu par définition l'idéal d'entente universelle sous le signe d'une certitude simplement humaine, mais accessible à tous les esprits. Réinstaurer le règne de la magie, c'est réinstaurer le règne de l'arbitraire, et de la guerre des mondes intérieurs.

Or c'est essentiellement et d'abord par le refus de l'arbitraire, ou, si l'on préfère, le combat loyal, à visage découvert, contre l'irrationnel, que se définit la science. Le grand argument de ses adversaires, c'est que la science n'est pas si rationnelle qu'elle en a l'air, et que des motifs étrangers à la raison ne cessent de l'orienter. Pourquoi, donc, en concluent nos modernes magiciens et magicolâtres, ne ferions-nous pas de même ? Pourquoi ? Mais parce que la science, effectivement pétrie de

composantes irrationnelles, est un effort constant pour garder conscience de ce phénomène, et refuse de se complaire dans n'importe quelle fadaise sous le vain prétexte que l'irrationnel est irréductible.

Les historiens et sociologues des sciences, comme Alexandre Koyré ou Thomas Kuhn, avec ses fameux « paradigmes », sans parler d'un Feyerabend avec son « anything goes », on malheureusement servi de caution à la contestation des sciences au nom de l'irrationalité même qui les accompagne et parfois, semble-t-il, les constitue. Désormais l'on va répétant, comme si c'était une preuve contre la science, que l'héliocentrisme doit beaucoup au néoplatonisme de Copernic ; on clame que, lorsqu'Huygens découvrit le premier satellite de Saturne, il crut à sa propre découverte pour des raisons numérogiques : car le système solaire comptait alors six planètes et six satellites à ces planètes, ce qui donnait le chiffre parfait de douze . Ou que les taches de la lune, observées pour la première fois à la lunette astronomique, furent interprétées par Galilée comme la preuve de la matérialité de cet astre, non parce que cette interprétation s'imposait absolument, mais parce que Galilée était convaincu, avant toute observation, par la thèse copernicienne . Et la découverte, par le même Galilée, des satellites de Jupiter, put être qualifiée d'« invention », dans la mesure où elle venait corroborer la vision copernicienne d'un univers dont la Terre n'était pas le centre unique de gravitation . Ainsi de suite. Du coup, les sectateurs contemporains de la magie demandent : pourquoi ne ferions-nous pas de même ? Pourquoi n'« inventerions-nous » pas le monde de nos rêves ?

La différence irréductible est que la science, et c'est sa merveille à mes yeux, soumet ses rêves à l'épreuve du réel, et tente précisément de dégager des vérités qui soient autant que possible indépendantes de ses désirs. Elle ne se réclame pas de la confusion, toujours menaçante, entre irrationnel et rationnel

pour s'autoriser à dire n'importe quoi. La science aujourd'hui sait qu'elle est humaine, c'est-à-dire que le désir de trouver telle solution aux questions qu'elles se pose oriente ses recherches, et détermine ses questions mêmes. Elle sait qu'elle est dialogue, complexe et difficile, entre l'irrationnel et le rationnel. Mais c'est justement ce savoir, ou cette conscience, qui fait sa grandeur.

En outre, la part d'irrationalité de la science n'interdit pas à jamais toute certitude raisonnable. C'est une chose de discuter la pureté rationnelle de telle découverte, c'en est une autre de prétendre que cette découverte ne vaut rien. Galilée eut assurément des raisons non scientifiques d'« inventer » les satellites de Jupiter ou de décréter que les taches de la Lune trahissaient les inégalités de son sol. Il se trouve qu'aujourd'hui ces affirmations sont définitivement vérifiées, que les satellites de Jupiter ont été photographiés sous toutes les coutures, et même de tout près, et que les inégalités du sol de la Lune ont été éprouvées par les pieds mêmes de MM. Armstrong ou Aldrin. Douter de ces faits-là, aujourd'hui, demeure certes possible, mais pour les pyrrhoniens forcenés ou pour les fous à lier. La science a progressé, avec l'aide, si l'on veut, de l'irrationnel, avec l'aide des désirs des savants, sans doute, mais elle a progressé d'une manière irréversible dans l'établissement de vérités que tout un chacun peut approuver, et doit approuver s'il ne veut pas se retrancher tout bonnement de la communauté humaine.

Il se trouve que ces tout derniers temps, les astronomes se trouvent devant une situation assez comparable à celle de Galilée. Vous savez en effet qu'on est en train de suivre de près, avec tous les moyens que nous offrent les télescopes et radiotélescopes modernes, les messages de diverses étoiles proches, en particulier « Pictoris », afin de déterminer si oui ou non cette étoile serait entourée de planètes, comme l'est notre Soleil. Et comme Pictoris est beaucoup trop éloignée de

nous pour permettre une observation directe, on procède par moyens indirects. L'indice principal de l'existence d'une planète étant tout simplement l'occultation périodique de l'éclat de cette étoile. Mais on quête aussi d'autres signes, par exemple d'éventuelles bouffées d'ondes dans le spectre radio, caractéristiques de certaines planètes pourvues d'un champ magnétique, comme... Jupiter précisément .

Etablira-t-on de façon certaine, indubitable, l'existence d'une ou de plusieurs planètes autour de Pictoris ? Ce qui est sûr, c'est que les facteurs irrationnels, dans ce cas précis, sont très puissants, qui orientent et même suscitent la recherche. Il est bien évident que l'idée de planètes extra-solaires est une idée excitante et même fascinante. Ce qui est en jeu, c'est rien de moins que la possibilité, enfin concrète, d'une vie hors de la Terre, donc d'une conscience, donc d'une humanité, donc d'une civilisation. Nul ne peut nier que les astronomes, et toute la société derrière eux, sont ici puissamment poussés par des motifs non scientifiques, irrationnels. Et que l'annonce d'une planète autour de Pictoris n'est pas une annonce neutre. Notre envie est encore plus grande que celle de Galilée de voir dans l'univers ce qui peut-être ne s'y trouve pas.

Mais là encore, que fait la science ? Elle émet des hypothèses, parfois hasardeuses, puis les vérifie inlassablement, toujours prête au démenti, donc, en l'occurrence, au désenchantement. Il est possible que les occultations périodiques de Pictoris ne soient pas dues à la présence d'une planète. Il est possible que les bouffées d'ondes radio qui nous parviennent des étoiles proches ne soient pas davantage des preuves en faveur de la présence d'un système planétaire. Et s'il en est ainsi, la communauté scientifique le reconnaîtra, elle le fera savoir, quoi qu'il en coûte. Bref, la science est née de nos désirs, mais sa grandeur consiste justement à ne pas prendre ses désirs pour des réalités, ce qui est, par définition, le contraire même de la

mentalité magique.

Cet exemple est simple, sans doute, et presque simpliste. Mais je le crois quand même révélateur d'une vérité générale. La science fut et continue d'être le fruit d'un élan sans doute irrationnel vers le mystère du monde, mais d'un élan qui cherche à se comprendre lui-même. Un dialogue intérieur entre le désir d'atteindre au mystère et la volonté de ne pas prendre des vessies pour des lanternes.

C'est cela, c'est cette exigence de contrôle, de justesse, de vérification, d'universalité, et finalement de loyauté face au réel, que notre société, sans doute obnubilée par les réussites pratiques et techniques de la science, a trop oublié. Au point de prendre la science pour une magie à laquelle on peut sans dommage en opposer ou en ajouter d'autres. Puisque nous avons besoin d'adhérer au mystère du monde, besoin de transcendance et de miracle, tout est bon, pensons-nous, qui satisfait ce besoin-là. Comme par ailleurs nous gardons tout de même, en un coin de notre crâne, le besoin de vérité intelligible, rationnelle et partageable, nous essayons pathétiquement de mimer, au sein de la magie, la démarche scientifique, et prétendons alors que nos croyances les plus niaises sont susceptibles de preuve « scientifique ».

*

Bref, nous sommes animés, comme l'humanité le fut toujours, par le double besoin de croire et de comprendre. Ces deux besoins fondamentaux ont toujours existé, et toujours coexisté. Ils ont poursuivi, dans nos têtes, un dialogue millénaire. Mais justement, pour mesurer à quel point ce double besoin s'est aujourd'hui dégradé, il faut se souvenir de ce qu'il fut, et de ce qu'il permit à l'humanité de réaliser par le passé. Au moins depuis les débuts du christianisme, le besoin de croire et

celui de comprendre ont constitué comme les deux pôles fondateurs de notre pensée. On pourrait les dépeindre, historiquement, par référence aux deux cités qui symboliquement, incarnent ces deux extrêmes. Je veux parler d'Athènes et de Jérusalem.

Athènes et Jérusalem : tel est le titre d'un livre du philosophe Léon Chestov. Athènes, c'est bien sûr la raison, la volonté d'enserrer le monde dans le réseau de la pensée rationnelle ; c'est l'invention de la géométrie, c'est la tentative de saisir l'Être dans le discours ; et c'est potentiellement, la science moderne et la technique sous le règne de laquelle nous vivons aujourd'hui. Jérusalem, c'est au contraire la foi, l'élan pur vers la transcendance, l'espérance du miracle, le quia absurdum, la « folie de la Croix », donc la possibilité que les lois les plus fondamentales de la raison soient contournées ou abolies — et jusqu'à la plus fondamentale de toutes ces lois, le principe de contradiction.

Chestov ose proclamer que pour la foi, le principe de contradiction n'est plus valide ; qu'il peut exister par exemple, et contrairement à ce que prétendait Descartes, des montagnes sans vallées. De même il pourrait se faire, si telle était la volonté de Dieu, que le réel ne soit plus le réel ; que le passé lui-même, c'est-à-dire la réalité la plus avérée, la plus irréversible, n'ait pas existé.

En poussant les choses à l'extrême, Chestov aurait pu dire aussi : Jérusalem, c'est la possibilité de l'action instantanée à distance, c'est la possibilité qu'en torturant des poupées de cire on atteigne la chair des êtres humains qu'elles représentent. Mais il ne l'a pas fait, car il ne croyait guère en un Dieu qui se plairait à nous offrir les moyens de torturer les hommes par poupées de cire interposées. Néanmoins les droits de la foi, qu'il revendiquait, supposent assurément que tout, exactement tout, est possible à tout instant, et que notre raison, à jamais, sera

incapable d'empêcher les miracles, d'assigner au réel une marche prévisible, de réduire le réel à des lois infrangibles, de saisir l'Être dans les mailles de son filet.

Athènes et Jérusalem, les deux pôles opposés, les deux visions irréductibles du monde. Potentiellement, tendancielle, ces deux cités s'excluent. Athènes, dans toute sa gloire, c'est la certitude que le réel tout entier, jusqu'à ses derniers recoins métaphysiques, peut être réduit à la raison, exploré, expliqué, démystifié, et que le système du monde, à la fin, n'aura plus aucun mystère pour l'homme, maître de toute chose et de lui-même. Jérusalem, dans toute sa puissance, c'est l'affirmation que le miracle, donc l'exception à toute loi possible et imaginable, est la seule vérité. Que la magie est toujours possible, et que toutes les lois rationnelles que nous prétendons dégager dans l'univers ne sont jamais qu'illusions au regard de la vérité suprême, inconnaissable et, pour cela même, terrible.

Oui, ces deux visions s'excluent. Mais ce qu'il faut préciser immédiatement, c'est que toute notre tradition intellectuelle, depuis les origines, en même temps qu'elle a posé ces deux pôles extrêmes, a choisi de les faire dialoguer, de toutes sortes de manières, en mettant l'accent tantôt sur l'un tantôt sur l'autre, mais sans jamais, ou presque jamais rompre le dialogue entre eux. La philosophie des Pères de l'Église, puis la philosophie médiévale, ne sont rien d'autre qu'une tentative d'unir Athènes à Jérusalem, la raison grecque à la « folie » chrétienne ; la Renaissance et la Réforme ont revivifié ce dialogue qui jusqu'à nos jours, dans la pensée d'une Simone Weil par exemple, n'a pas cessé d'être poursuivi. Et la science moderne, pourvu qu'on ne la confonde pas avec ses réalisations techniques, est encore, nous l'avons vu, un autre moyen de poursuivre ce dialogue, de faire vivre cette tension féconde.

Athènes et Jérusalem, à force de se confronter et de dialoguer dans notre tradition philosophique, ont, si j'ose dire, déteint

l'une sur l'autre ; elles se sont nuancées l'une par l'autre. La raison scientifique est aujourd'hui capable de respecter le mystère ultime de l'Être. Elle en est venue à reconnaître sa propre relation désirante à ce mystère ; à se concevoir comme une raison en marche dans le mystère, et non en ordre de marche contre le mystère ; comme un regard éclairant sur le mystère, mais non comme la force qui le nie et le détruit. Et la foi, de son côté, ne s'est plus conçue comme déraison, comme ignorance volontaire, comme saut aveugle dans l'arbitraire ; le croyant, aujourd'hui, sauf exceptions graves, ne croit plus en un Dieu dont les actes et les volontés seraient aussi opaques que celles d'un tyran capricieux, et qui, par exemple, commanderait soudain le meurtre et la violence, parce qu'il lui plaît, en sa toute-puissance, de se comporter ainsi. Bref, l'humanité en est venue à reconnaître à la fois les limites de la raison et celles de l'irrationnel.

C'est d'ailleurs un autre point très important du débat. L'arbitraire dans le domaine intellectuel (tout est possible, toute magie a droit de cité) va forcément de pair avec l'arbitraire dans le domaine moral : si tout est possible dans l'univers, si toutes les lois peuvent être à tout instant renversées, si les lois n'obéissent qu'à des nécessités à la fois partielles, régionales et temporaires, ou même à des nécessités universelles mais indéchiffrables, immaîtrisables, à jamais à l'écart des prises humaines, l'Être suprême lui-même n'est pas plus tenu par les impératifs moraux que par des impératifs logiques. Le tyran qui décide que deux et deux ne font pas quatre décide tout aussi aisément que ses sujets innocents doivent souffrir ou mourir.

Or, et malheureusement, c'est un peu là que nous en sommes. La dialogue entre foi et raison a fait place, dans notre modernité, au non-dialogue entre une rationalité figée en technique, chosifiée, et une irrationalité aussi arbitraire que délirante. On comprend bien qu'il s'agisse d'un non dialogue,

puisque dans les deux cas nous sommes en présence de concrétions inconscientes d'Athènes et Jérusalem. Ce qui de part et d'autre est impensé ne peut guère dialoguer. La technique impensée, c'est Athènes à l'état de ruine ; la magie, non moins impensée, c'est Jérusalem détruite. Et si dans notre lecture de Tintin comme dans la vie nous ne sommes plus capables de voir qu'Athènes et Jérusalem sont comme vitrifiées dans leur statut d'objets morts, posées l'une à côté de l'autre comme des ruines indistinctes, c'est parce que nous avons perdu le sens de cette faculté qui permet le dialogue entre la raison et l'irrationnel, et qui s'appelle, précisément, la pensée. Dans l'impensé, il n'y a que des techniques, il n'y a que de l'irrationnel, et de contradictions nulle part. Espérons que nous n'en sommes pas là.

Si nous en sommes là, il faut nous ressaisir. Il faut qu'Athènes et Jérusalem, en nous, reprennent leur dialogue ; et l'idéal, c'est qu'elles le poursuivent et l'affinent jusqu'à se fondre, peut-être, en une même cité. L'idéal est une fusion, non point une confusion. Jérusalem, sa richesse d'irrationnel, son sens du miracle et de la transcendance, ce devrait être en nous la force qui, comme l'éternel féminin de Goethe, attire sans cesse notre âme et notre esprit vers le mystère, et qui, donc, meut la recherche scientifique elle-même, au sens le plus large du mot science. La raison, donc Athènes, ce devrait être la forme que prend notre connaissance ; la marche ordonnée dans le mystère et vers ce mystère ; son humanisation progressive. Athènes et Jérusalem ensemble devraient permettre progressivement de prendre le monde sous notre responsabilité, dans le refus de l'arbitraire et le respect du mystère ; ensemble elles ordonneraient notre discours sur l'Être, toujours plus riche, toujours plus subtil, toujours plus complet, toujours plus « juste » pour l'ensemble de la communauté humaine, et pourtant jamais achevé, car le mystère, sans cesse humanisé,

sans cesse demeure entier. Nous le faisons nôtre, et pourtant il demeure mystère. La grandeur de l'homme n'est-elle pas dans cette intériorisation de ce qui demeure inappropriable ? Oui, c'est en nourrissant la raison par l'irrationnel, et réciproquement, que l'homme est le plus digne de lui-même.

*